

Le grand tournant de la chanson



Léo Ferré corsaire-poète à Bobino

DANS un essai sur le style — remarquable : sa dent dure s'y exerce en liberté, plus à l'aise bien sûr que dans la cage d'une chanson — M. Léo Ferré écrit : *J'avais la phrase dans les mains, comme une grenade avant l'éclatement. Eh bien, je lancerai des mots, dans la foule, au hasard, et les livres ne seront plus de mise. On lancera la poésie, avec les mains, avec des caractères gutturaux, — du romain de glotte — : des cris jetés comme des paquets parleurs à la face de la commodité et du confort piastifié (1).*

Ce texte que n'accompagne aucune date est cependant daté : il y a bien quinze ans que la phrase-grenade a quitté les mains de M. Ferré pour éclater dans la foule. Un peu plus de dix ans qu'il est célèbre. Et trente ans bientôt qu'il souffre de l'Espagne — comme moi, comme vous. De l'Espagne et du monde, qui depuis Hiroshima ne cesse de le ravitailler en paquets parleurs : Indochine, Algérie, Suez, Vietnam, Bombe H, Faim, Tortures... Ça fait bizarre de compter ce temps en années, aujourd'hui que la « mode nouvelle » nous vient d'Amérique et nous propose — signées Bob Dylan ou Joan Baez (2) — les mêmes bonnes raisons d'ouvrir nos consciences, mais il se passe avec la chanson ce qui s'est passé pour la littérature après la guerre. (Si vous vous souvenez : Balzac, écrivain mûr, puisé français, avait ruiné l'éditeur d'Halluin, dont les finances furent rétablies par Boris Vian qui, en dix jours, écrivit *J'irai cracher sur vos tombes*, roman qu'il eut le... bon goût de signer Vernon Sullivan, en prétendant l'avoir traduit de l'américain, ce qui en fit naturellement un best-seller.)

Comment parle la foudre

On a maintenant très rarement occasion de voir à Paris M. Léo Ferré. Il semble donc, tout à coup, revenir d'une très lointaine croisière — sa tenue de scène, ses chansons... — et l'on attend avidement que s'ouvrent les cales de son *Bateau espagnol* et qu'en sortent les échos entretiens recueillis aux « points chauds » de notre vieille boule. Cette fois encore, sur douze œuvres nouvelles, beaucoup ont ce goût de miel noir qui jadis fut celui de *Monsieur tout blanc* (on a depuis découvert *Le Vicaire*, on s'est ému et on a fait grand bruit. Mais qui s'est alors souvenu de ce chef-d'œuvre qui, avec dix ans d'avance, dénonçait, le même homme portant contre lui-même accusations précises ?) — et si j'étais chansonnier je vous dirais qu'à Bobino...

*Un vaisseau est entré mercredi dans
le port
Qui avait à sa barre, immobile, un
corsaire.
« Capitaine, dis-nous les polins de
la terre ! »*

*Et le corsaire chanta La faim, La
[mort,
Fit grand bruit d'une courte escale
[au Palladium,
Flatta La poésie et un peu l'anar-
[chie (3),
Mit en accusation La télé (4) abêtie
Qui, en Temps difficiles, rime avec
[opium,
Gloria L'amour
...puis vira d'Age d'or (5)*

et j'aurais à peu près fait le tour de son récital. Tout along resterait à dire. Que ce corsaire est un poète, d'abord, mais qui en doute ? Un homme de scène encore, et cela à chaque fois surprend. Comment peut-on avoir écrit

*Dans les rues de New York il paraît
[que ça rentre
Dès que l'ombre a baissé les yeux
[des gratte-ciel
Il se gratte des ciels pas plus hauts
[que des ventres
Et s'échappent des cris qui se figent
[tels quels*

*Je vous le dis Lazare habillez-vous
[en tweed
Vos habits de la morgue ont la pâleur
[des anges*

et sur les planches montrer ce métier de comédien ! Car l'auteur, bien sûr, et le compositeur... Mais *La faim*, sans les mains qui sur l'estomac se crispent comme à l'intérieur on sent faire — je parle d'expérience — les pinces de ce crabe enragé, ne serait plus, ne serait pas la faim ! Et comme il nage vraie la noyade de son Scaphandrier.

Corsaire, j'ai bien dit. Ses « bras d'abordage » découpent à grande volée, dans la nuit un éclat d'étoile, dans le ciel un « quignon de soleil » — et voici sur le pont du vaisseau Bobino des décors sur mesure pour ses chansons. Suivez le jeu vif des moulinets, voyez avec quelle soudaineté la foudre jaillit du poing, avec quelle précision le mot-grenade atteint le public lorsque M. Ferré s'en prend à l'ennemi — la vie moderne, la bombe qui menace, la mort qui visite, un général. Ils taillent en pièces, ces bras, ils réduisent en poussière ou, sans gestes presque, ils désignent, dénoncent, refusent (*Ni dieu, ni maître*), avec toujours la force terrible de la vérité. Notez qu'au jeu d'amour, ils ont façon de faire passer la rampe à plus subtile vérité : celle de l'étreinte, par quoi le vainqueur avoue sa défaite. Et ce sont alors de très beaux et émouvants moments du spectacle : *On s'aimera, L'amour, C'est la vie*, — belle, tendre et dure — et c'est *L'âge d'or*, d'une merveilleuse poésie.

C'est sombre et farouche comme l'espoir sans aile au cœur du condamné. *Merde à Vauban*, pour moi le sommet, un très haut sommet, de ce récital, tant il y met son cœur.

Bien sûr, on rit beaucoup, aussi. *Les romantiques, Le temps du plastique, La complainte de la télé*, et surtout *Les temps difficiles*, dont il a écrit une nouvelle version, qui actualise en quelque sorte, et à la manière d'un chansonnier — d'un chansonnier homme d'esprit — son programme. Et je ne sais pas si vous aimez Rimbaud : que la réponse soit oui ou non, si vous allez comme je vous y engage de toutes mes forces écouter M. Léo Ferré, préparez-vous à une sacrément bonne surprise.

René Bourdier

(1) *La Force*, par Charles Estienne. Dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* (BdE, Seghers).

(2) Que l'industrie beaucoup, et dont la protestation est d'une aussi évidente sincérité que celle de M. Léo Ferré. Comme l'était celle de Boris Vian lorsqu'il écrivait, pendant la guerre, sa chanson *Le Déserteur*.

(3) Dans *Ni dieu, ni maître*.

(4) *La complainte de la télé*.

(5) En somme, des titres de ses chansons.

Pectis
Française
28 avril
1966